

La familia grande de Camille Kouchner

Laurence Pelletier

Number 277, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, L. (2021). Review of [*La familia grande* de Camille Kouchner]. *Spirale*, (277), 72–73.

LE GLAS DU SILENCE

LA FAMILIA GRANDE

CAMILLE KOUCHNER
Seuil, 2021, 208 p.



En janvier dernier est paru *La familia grande*, premier livre de Camille Kouchner, qui ébranle depuis le milieu culturel et politique français. Un an exactement après la sortie du *Consentement* de Vanessa Springora, *La familia grande* se joint à ces livres dont la réception est détournée au profit du scandale, cédant la place au bruit de l'effacement de ceux que Kouchner appelle « ces gens-là ». L'affaire Olivier Duhamel, après l'affaire Gabriel Matzneff, se reconnaît à ses accusations, ses démissions, ses mea culpa. Elle signale toute une petite mythologie française qui révèle son cœur pourri. C'est tout un boucan, aussi, contre la légitimité de ce type d'écriture qui, nous laisse-t-on croire, fait indûment le procès des structures qui la soutiennent. On nous dit déjà bien des choses sur ce livre qui nomme l'inceste. Comme si on voulait nous faire oublier qu'il ne parle pas de ça. Car Kouchner n'écrit pas l'inceste, à l'instar de Christine Angot, qu'on a appelée désespérément à la rescousse sur la place publique, en porte-parole. Ce livre parle de ce que c'est que d'être témoin. Il parle du silence, de la famille, de tout ce qui fonde la complicité. Il met en cause ce qu'on essaie actuellement de dissimuler derrière les mots « crime sexuel ».

JOUIR SANS ENTRAVER

Il est difficile de saisir le fond et la portée des chamboulements culturels qui ont cours en France sans prendre de raccourcis ou risquer de faire de grossières généralisations. Reste que l'on perçoit, particulièrement depuis les dernières années, une tendance réactionnaire, une résistance plus marquée et décomplexée aux changements et aux combats sociaux contemporains, au nom d'idéaux nationaux. La prétendue exception culturelle française est au cœur de *La familia grande*, qui met les tenants de cette notion face à leurs contradictions. Camille est née en pleine révolution sexuelle, d'une mère « disciple de Beauvoir » et d'un père ayant une « profonde culture politique de gauche, héritée de son père juif et résistant ». Les yeux tournés vers Cuba et le Chili, la vie de famille se vit en accord avec les idéaux communautaires : la hiérarchie déconstruite, les filiations réinventées, les corps libérés. L'enfance de rêve que dépeint Kouchner a son quartier général à Sanary, dans la maison d'été qu'ont achetée sa mère et son beau-père, et dont les murs sont tapissés d'affiches de Mai 68. À Sanary, « [c]ette terre comme un phalanstère », « des parents hilares et des enfants fous de liberté » parlent « politique, femmes, cinéma. 343 salopes, Mai 68, Cohn-Bendit ». À onze ans, Camille apprend de sa mère et

Que rien n'ait pu être dit ou nommé indique que c'est le silence qui a force de loi.

de sa grand-mère à ne pas être une «culcul entravée», et à «rouler des pelles», à «séduire et [s]e déniaiser»: «Être à la hauteur des histoires de cul de sa mère, de sa tante et de sa grand-mère... plus qu'une gageure! La liberté?»

L'écriture de Kouchner, qui a quelque chose de la scansion et des rimes des chansons enfantines, convoque ce passé idyllique: «Sanary, l'odeur, la lumière, le silence. Sanary, les oliviers, les murets en pierre, la couleur ocre de la terre. Les cigales et la mer. Sanary, ma respiration.» Ce souffle, qui porte l'énonciation et qui s'ancre dans la matière qui protège les idéaux anciens, se substitue à la voix de son frère, qu'un jour celui-ci perd: «Victor crie, il crie comme si on le désarticulait, comme si on lui arrachait le cœur, lui d'habitude si doux. Il crie à s'en péter les cordes vocales. Il crie comme quelqu'un que l'on n'entend pas. Mon frère perd sa voix.» Ces enfants qui ont appris, dans un mimétisme admiratif, à réciter, à débattre, à chanter, n'ont jamais su comment «crier plus fort que les autres», de peur de «[m]al nommer les choses [et] ajouter au malheur du monde». Kouchner, avec ses petites phrases douces mais cinglantes, donne forme à ce «silence assourdissant» qui fait loi dès que son frère jumeau lui avoue que le beau-père abuse de lui.

DE CE MONDE-LÀ

Il est «interdit d'interdire»: c'est l'injonction qui fonde la complicité de la «*familia grande*». Il faut savoir identifier le mal dans les objets d'insurrection politique de la mère et du beau-père, qui comportent des leçons pour leurs enfants: «*Foucault et la peine. Ne jamais dénoncer, de jamais condamner [...]. Se méfier du droit.*» Pour ces professeurs de droit, qui trouvent leur vocation dans le rejet de l'ancien monde et dans la fréquentation de l'élite intellectuelle de Saint-Germain-des-Prés, il est nécessaire de contester les contraintes, les limites, les lois apparemment arbitraires. Il faut s'en prendre aux bonnes mœurs pour rêver la liberté. Mais la liberté prend, au fil du récit, plusieurs formes. Elle est à la fois l'impudeur, le divorce, les gestes de trop et même le suicide.

Dans cette histoire, les suicides se succèdent. En allant peut-être de la liberté de chacun, ces morts violentes à répétition apparaissent plutôt comme le symptôme des contradictions irrésolues et d'une culpabilité trop profonde pour être reconnue. Ce à quoi échappent les morts, on l'exige des enfants à qui on demande de concilier l'inconciliable: la liberté avec l'abus, l'amour avec la haine, la parole sur fond de silence. Car le silence est le signe d'appartenance d'un monde à préserver, à «gauche comme dans la grande bourgeoisie, "on lave notre linge sale en famille"». C'est l'horreur lorsqu'on réalise que la «gauche reconvertie» «se repaît de toutes les perversités et ne veut surtout pas partager», qu'elle préfère avant tout «être dans le secret pour appartenir à la Cour». Ce qui sous-tend le crime du beau-père, c'est la mécanique bien huilée de l'omerta.

Si la narratrice évoque le désir que ses mots parviennent à convaincre son frère «qu'il a le droit de se plaindre», l'histoire que met au jour *La familia grande* montre bien que la plainte n'est pas une affaire de droit ou de permission. La plainte émerge du lieu de la transgression et signale la justice en souffrance. Que rien n'ait pu être dit ou nommé indique que c'est le silence qui a force de loi. Là réside la puissance de ce récit. Témoignant de la démission de sa mère du pacte familial en écrivant que «[n]ous étions le rappel de sa vie obligée. J'étais sa contrainte, son impossibilité», Kouchner montre en quoi la préservation des idéaux se fait au prix des obligations; elle montre que c'est le «monde des idées qui permet de se détacher» et autorise les manquements. Exiger une réparation apparaît au terme de cette lecture comme inadéquat, décalé, vain. La vie de ce livre, qui se joint au chœur plaintif de celles qui participent de la «libération de la parole» actuelle, parle enfin de l'impossibilité de la justice telle qu'on la rêve, maintenant, alors qu'il est trop tard. Mais elle nous fait imaginer aussi une autre justice, une autre façon de dire et de nommer; une autre façon de reconnaître et d'«endosse[r] la culpabilité pour alléger l'expérience du frère».